Ce matin, après l'échange de ces tendresses coutumières, elle demanda :

—Que faisiez-vous ? C'est les plans de la mine de Monzain, ça ?

—Oui. Je m'occupe de ces puits qu'on voudrait creuser en congelant toute la couche crayeuse, où il coule une vrai rivière.. là....là....

—Ah! on recommence à s'en occuper ?

—Tu savais donc qu'on s'en était occupé ? interrogea le marquis assez surpris.

—Mais oui....Une fois, il est venu un ingénieur ici....Oh! il y a bien des années....peut-être six, sept ans....Et il avait déjà cette idée....C'est Jacqueline qui me raconta que....

Elle n'acheva pas. Le nom de Jacqueline avait brisé le charme de sa visite matinale à son père, et si brusquement que le visage du marquis se plombait.

—Oh! pardon, pardon! murmura-t-elle : je vous promets que cela ne m'arrivera plus d'enfreindre votre défense.... Pardon, père.... ça m'a échappé....

Il ne se fâcha pas. Seulement, il donna un baiser tout triste à ce joli oiselet qui apportait tant de sourires dans sa mélancolie, et il dit :

—Va, va, petite ; va vite....

—D'autant, reprit-elle, enjonée, que je suis en retard pour mes comptes.

Elle disait cela et demeurait près de son père, ne sachant jamais le quitter; et, habituellement, ils en avaient encore pour cinq minutes de baisers.

Mais il la renvoya.

—Va, va donc ! Et que tout soit bien en ordre. C'est une habitude que nos aïeux ne nous ont pas assez transmise; à toi de bien la prendre.

Elle revint dans sa chambre, bâcla sa toilette et s'assit devant sa table où tous les livres, toutes les notes de la maison, les carnets de dépense de tous les domestiques étaient disposés, comme pour un intendant.

Il avait fallu renoncer à imposer de si bonnes habitudes à Robert : du reste, ainsi que son ami Michel, il se trompait de colonne quand il avait une addition un peu longue à faire.

Et puis, pour lui, la chose avait moins d'importance : son nom, la situation de son père, et même les débris fort honorables de leur fortune l'autorisaient à ambitionner un beau mariage.

Isabelle, au contraire, ne devait compter que sur sa dot, plus tard sur sa part, modeste, hélas ! du patrimoine des d'Auseraie.

Elle avait forcément de grands goûts, comme tous ceux de sa famille et autant de dispositions que Robert à jeter l'argent par les fenêtres. Ses parents avaient eu la sagesse de corriger cela en lui mettant sous les yeux leurs revenus et leurs dépenses, en lui faisant comprendre la valeur de l'argent. Et déjà elle se rendait compte que ce n'était que par des prodiges d'économie qu'ils pouvaient soutenir le train de leur maison.

Aussi, sous son allure de petite folle, envisageait-elle déjà la vie d'une manière très raisonnable ; et elle prenait sa tâche au grand sérieux.

Mais, ce matin, après sa première addition, elle mit sa plume entre ses dents et ses yeux s'en allèrent dans le vague.

Et, au bout d'un instant, elle murmurait ce nom chéri, ce nom qu'il lui était défendu de prononcer devant ses parents :

—Jacqueline!... Ma sœur!... La petite maman d'autrefois!.... Où est-elle aujourd'hui ?...: Que fait-elle à cette heure, à cette minute ?.... Pense-t-elle à moi comme je pense à elle ?....

Son porte-plume était tombé sur le grand livre de caisse, y faisant une grosse tache. Elle ne la voyait pas.

Son esprit s'en était allé vers les chers souvenirs de jadis et vers cet inconnu qui la séparait d'une sœur si aimée.

—Coupable, pourtant!

Oh! oui, coupable! cela ne se discutait pas ! Et bien coupable, pour que leurs parents eussent à jamais brisé avec elle, l'eussent rayée, pour toujours, des membres de leur famille. Et cela, avec la rigueur impitoyable ordonnée par l'Ecriture.

—Si tu as un membre malade, coupe-le!

Mais où des parents ont le droit, le devoir même d'être sans pitié, une sœur peut-elle avoir d'autre pensée que le pardon, l'oubli de toute faute ?

Cependant, quelle terrible désillusion elle avait éprouvée lorsque le drame s'était dénoué pour elle, lorsque la véritable raison lui était apparue pour laquelle sa sœur avait causé ce scandale!

Oh! tant que la question s'était posée ainsi : "Tu veux entrer en religion, tu y entres ; tu veux en sortir, tu en sors!" elle était du parti de Jacqueline, et furieusement au point de manquer de respect à ses parents pour soutenir sa sœur.

Mais jeter le voile pour s'enfuir avec....

Elle ne prononçait jamais le mot d'amant. C'était pour elle une humiliation, un souffle qui la faisaient frissonner aujourd'hui encore comme la première fois où elle avait compris.

Durant quelques mois, une année peut-être, le marquis et la marquise avaient essayé de lui donner le change à elle aussi, ils parlaient vaguement de ce couvent de province où s'était soi-disant retirée Jacqueline mais Mlle Isabelle n'était pas une personne à qui on pût, comme elle disait en sa jeunesse "en coller de si fortes!"

Et elle avait déclaré un jour qu'elle voulait le connaître, ce couvent de province, écrire à Jacqueline, "avoir d'autres explications que cela, parce que ce n'était pas du clair...."

Et alors, devant la ténacité de ses questions et la nécessité de lui imposer un éternel silence sur ce sujet, il avait bien fallu lui avouer la vérité ; mais ni le marquis ni la marquise n'avaient pu se décider à le faire sans réticences, et Isabelle avait dû se contenter encore de cette vague explication :

Jacqueline avait failli à leur nom, à leur sang, repoussant sa famille, qui ne demandait qu'à la choyer malgré le scandale causé; elle avait confié sa vie, son bonheur à un homme de rien, la marquise n'hésitait pas à dire : un misérable.

—Elle est morte pour nous, comme nous sommes morts pour elle.

Telle était la formule employée par les parents de Jacqueline.

Et le marquis ajoutait, d'une voix où grondaient encore toute sa colère, son humiliation, que rien n'effacerait jamais :

—C'est elle, d'ailleurs, mon enfant, qui nous a dicté notre conduite. C'est elle qui, avec un orgueil injustifiable, se prétendant victime de torts absolument imaginaires, a osé dire: "Séparons-nous! Ne nous revoyons jamais!" Elle était majeure, maîtresse d'elle-même.... Nous n'avons eu qu'à nous incliner. Elle suit la voie qui lui convient; libre à elle!.... Son désir sera accompli : nos routes ne se rencontreront jamais. Je n'ai plus qu'une fille. Pour le monde, Mlle Jacqueline d'Auseraie est dans un cloître; pour nous, pour toi comme pour nous, Isabelle, elle est morte ; ne l'oublie pas. Que jamais plus son nom ne soit prononcé devant moi.

Jamais plus!

Comme il fallait que les torts de Jacqueline fussent grands pour que son père, ce père si bon, si indulgent, s'exprimât sur elle avec une telle sévérité !....

Et, durant près de deux ans, Isabelle l'avait détestée, cette grande sœur qui avait trompé sa confiance, son affection.

—Car elle ne nous aimait pas, pour s'être conduite ainsi.

Mais avec l'âge, d'autres pensées lui étaient venues, surtout lorsque son imagination avait commencé de voir dans l'amour autre chose que de l'amusement, de la coquetterie.

Ce seul mot, l'amour, rendait, pour elle, explicable ce qui, jusqu'à ce moment, lui avait paru presque incompréhensible.

L'amour de Jacqueline pour "cet homme de rien.... ce misérable," avait été plus fort que sa piété filiale, voilà tout.

—Un misérable!

C'était l'expression de la marquise; mais Isabelle n'y croyait pas.

—Non, non! Jacqueline ne se serait pas donnée à un homme indigne d'elle.... Un homme qui n'était pas de notre monde, de notre rang, peut-être, mais qui nous valait bien, je le jurerais!..... N'était-ce pas plus naturel, plus sage de l'élever jusqu'à nous, en admettant que sa naissance fût trop humble.

L'aristocratique Mlle d'Auseraie avait ainsi, de temps en temps, des idées très simples, très modernes.

—Mais qu'est-elle devenue, ma Jacquelinette! Vit-elle à Paris?.... Ce n'est pas possible, je l'aurais rencontrée.... Se cache-t-elle en province?....

Une fois, une seule fois, elle avait osé requestionner son père. Elle n'avait obtenu que cette hautaine réponse :

"J'ignore où elle cache sa honte et j'espère bien l'ignorer toujours Tu sais, d'ailleurs, ma fille, que je t'ai priée de ne jamais plus prononcer son nom devant moi!"

Jusqu'à ce matin, Isabelle avait rigoureusement observé la cruauté de cet ordre ; mais pas un jour elle n'avait cessé de penser à sa sœur, et elle s'imaginait que tout le monde, en la voyant, devait se rappeler le drame, dire : "Cette jeune fille est la sœur de Mlle Jacqueline d'Auseraie", et que cela devait la marquer de quelque chose d'infamant.

La gaieté naturelle de son caractère luttait heureusement contre la poignante mélancolie de ses souvenirs, et, lorsqu'elle s'était bien apitoyée sur Jacqueline, sur elle-même, il suffisait d'un incident, d'une nouvelle toilette, d'une plaisanterie de son frère pour que la gaieté reparût sur son visage, allégeât son cœur et ramenât à ses lèvres ce sourire qui était désormais la plus grande joie du marquis d'Auseraie.

Ce jour-là, le voile de tristesse fut arraché par Robert d'Auseraie qui, pénétrant chez sa sœur à pas de loup, arriva derrière elle, lui pinça fortement la taille et lui cria un formidable bonjour dans l'oreille.

—Il n'y a que mon imbécile de frère pour vous jouer de ces tours! riposta-t-elle vigoureusement.

Et, une ou deux minutes, elle parut très courroucée.

Mais ses colères, surtout avec Robert, était vite apaisées. Celle-ci se fondit dans un "gamin, va!" plein de cette affection de camaraderie qui les avait toujours unis.

—Tu rapportes de bonnes nouvelles ?

—Naturellement. Je rapporte même une bonne farce. Le vieux croquemitaine est en train d'organiser, de son lit, une de ses plus jolies comédies. D'abord, il n'est plus question d'attaque, et jamais l'apoplexie ne l'a menacé....

—Cependant, cette nuit, les médecins....

—Ma chère, les médecins qui prétendraient que MONSIEUR LE COMTE a eu dans la cervelle cette petite rupture de vaisseau qu'on nomme vulgairement une attaque d'apoplexie, seraient des niais. Le vieil ours a voulu s'approcher trop vite du couple charmant, composé par toi et moi, afin de nous complimenter sur la grâce incomparable avec laquelle nous exécutions le *Pas de Quatre*. C'est lui-même qui vient de me le dire. Et il a glissé....

—Glissé?.... Lui?.... Je le vois encore tomber comme un arbre, d'une seule masse, sans que ses pieds aient glissé seulement d'un centimètre....

—Permets que je t'explique jusqu'au bout. Il a glissé, parce que le parquet était trop ciré, et je te prie, si tu tiens à conserver ses bonnes grâces, de ne jamais douter devant lui de la parfaite véracité de cette explication de sa chute....

—Quelle qu'en soit la cause, il n'en est pas moins tombé, que ce soit d'une attaque.... ou d'une glissade!....

—Candeur, va! Tu ne comprends donc pas que le comte Valadin, menacé d'apoplexie, n'est plus cet autoritaire devant qui tout le monde tremble, ce roi au petit pied qui ne connaissait plus d'autre loi que son bon plaisir? Avec cette perpétuelle épée de Damoclès sur la tête, ce ne serait plus qu'un croquemitaine dégonflé dont on escompterait déjà la mort, à qui l'âne lui-même se préparerait à donner sa ruade.

—Si légère qu'elle ait été, a-t-il eu, oui ou non, une attaque?

—N'en doute pas.

—Alors, à quoi lui sert ce mensonge?

—A se faire illusion à soi-même d'abord, à l'imposer aux autres ensuite, et, avec la complicité de sa femme et de Sosthène Letourneux, à soutenir ce pauvre Michel dans l'état presque humiliant auquel ils l'ont peu à peu réduit. Ainsi, dans cette maison, où, par un juste retour des choses d'ici-bas, la mort menace le maître à la force de l'âge, en pleine prospérité, rien n'est changé; l'héritier, comme hier, n'est guère plus qu'un meuble....

—Oh!

—Un cheval de luxe, si tu veux. Le vrai maître est toujours cet impénétrable neveu; je suis persuadé même que son autorité va grandir, tandis que Michel demeure écarté de tout, du chevet de son père aussi bien que de la direction des affaires. Il vient de me confesser sa douleur.

La voix de Robert trembla un peu.

—J'en ai été tout remué. Sais-tu que, vraiment, il n'est pas heureux?

—Pauvre Michel! prononça lentement Isabelle Non, il n'est pas heureux, je l'ai compris plus d'une fois, va!

Et elle demeura un instant toute pensive ; puis, avec cette explosion des gens qui reprennent grâce à un argument nouveau, une discussion ancienne.

—Tu vois que tant d'argent que ça apporte avec soi sa punition. Cela vous verse comme du poison d'être si riche! Michel, que tout le monde envie, dont tu es souvent jaloux, toi, mauvais calculateur, Michel n'a pas la centième partie du bonheur que nous avons, nous, à peu près ruinés, réduits à une économie de bourgeois, parce que nous sommes tout simplement aimés de nos parents. Qui sait? Si nous étions riches, nous ne nous aimerions peut-être pas comme nous le faisons, toi et moi.

—Conclusion, riposta joyeusement Robert, nous aurions une somme encore plus grande de bonheur si tu étais demoiselle de magasin, et moi commis à la nouveauté!

Isabelle allait répliquer par quelque verte insolence, mais on vint leur annoncer que le déjeuner était servi, et, suivant une très vieille habitude, ils se rendirent à la salle à manger en se poursuivant, en boudissant dans le large escalier, dans le vestibule, dans les couloirs, et, selon sa coutume aussi, Isabelle arriva première.

—Quand consentiras-tu à être personne raisonnable? lui demanda sa mère avec un léger ton de reproche.

—Jamais! déclara-t-elle tranquillement.

Le marquis souriait, d'ailleurs, toujours amusé par les folies de sa poupée.

Et le déjeuner se passa, gai, familial, rempli par les bavardages d'Isabelle, qui à la fin du repas, une fois les domestiques partis, revenait à sa marotte "qu'ils étaient autrement heureux que les Valadin avec tous leurs millions."

Et comme son père, sa mère, son frère faisaient une légère grimace, elle éclata :

—Vous voudriez que je n'apprécie pas, par-dessus tout de voir mon père et ma mère si unis, au lieu de ce ménage Valadin où je jurerais qu'on n'échange pas dix paroles de tendresse par an, et surtout de voir mon père si frais, si coquet, si bien portant, si jeune!.... Car, malgré vos cheveux blancs, vous êtes très jeune, monsieur mon papa, et ce n'est pas vous que menacerait une attaque d'apoplexie!

—Tu as presque raison, petit diablotin, dit le marquis, en donnant à Isabelle une de ces taloches à la suite desquelles il l'attirait près de ses lèvres. Et je suis ravi que ton ferme petit bon sens ne soit pas ébloui par la richesse de nos amis....

—Oh! nos amis! prononça gouailleusement Robert.

Avec une légère amertume, le marquis répliqua :

—Et! mon Dieu oui, mon fils; nos amis! Mais, de même que tous les ménages ne sont pas heureux, de même les amitiés sont rarement sans quelque mélange. Il y aura bientôt deux siècles que, les Valadin et nous, nous vivons côte à côte ; ils se sont prodigieusement élevés, tandis que nous, nous en arrivions à une ruine dorée. Ne les accusons pas; accusons cette époque, accusons-nous nous-mêmes.

Robert haussait un peu les épaules; il ne pouvait "digérer" l'abaissement de leur fortune en face de l'insolente prospérité des Valadin.

Très douce, d'un ton de résignation qui devait énormément coûter à cette fière créature, la marquise ajouta ces mots aux philosophiques paroles de son mari :

—Crois, mon cher enfant, que j'ai souffert plus que toi de cette différence de situation que j'ai vu surgir peu à peu, puis grandir d'année en année, tandis que toi tu ne l'as connue, comprise qu'au moment où elle touchait à son maximum. Comme toi, je me suis révoltée de voir ce comte Valadin réussir à supplanter ton père à peu près partout et uniquement parce que ton père demeurait un galant homme, tandis que le comte n'hésitait jamais devant le plus ou moins de délicatesse, l'histoire de tous les financiers, de tous les spéculateurs.

—Vous ne pouvez cependant pas, ma mère, me demander d'admirer?....

—Je te conseille simplement de te résigner, sagement, à un état de choses contre lequel, pour l'instant, nous ne pouvons rien, et de te réserver pour l'avenir. Il y a cinq ans, dans un jour d'exaspération, je faillis briser avec ces gens-là ; ton père me fit comprendre que je n'en avais pas le droit et que notre devoir nous commandait de conserver notre situation intacte pour vous deux. Je n'aime certes pas la comtesse Valadin ; tu peux constater avec quelle bonne grâce je la traite. Ton père n'a guère eu à se louer du comte ; tu vois qu'il le traite toujours en ami. C'est grâce à cela que nous sommes demeurés petits, humiliés parfois, mais indéracinables, dans notre dernier domaine : le château de Monzain et les houillères qui l'entourent.

—Pardon, pardon! fit très galamment le marquis, j'ai un petit point à rectifier dans vos paroles, ma chère amie, à élucider plus complètement plutôt : je tiens à ce que ces enfants sachent que l'inspiratrice de notre conduite, de notre sagesse, ça été vous. C'est vous qui, nous arrêtant sur la pente qui nous menait à une ruine totale, avez introduit de si sages principes d'économie dans notre maison ; c'est vous qui avez calmé mes colères contre Valadin ; c'est de vous-même que vous avez subi sans vous plaindre, les accès d'absurde orgueil de la comtesse ; c'est vous qui avez entrevu l'avenir qui commence à se dérouler. Que Valadin meurt cette nuit, et notre revanche éclatait....

—Vous ne souhaitez pas sa mort, père? balbutia Isabelle, effrayée.

—Certes non, mon enfant ; mais la mort de M. le comte Valadin supprimerait toutes les difficultés qui ont existé entre sa famille et la mienne ; le chef de sa maison serait son fils Michel, et Michel est l'ami, très sincère je crois, de Robert. Si nous avons tout supporté des Valadin, c'est pour en arriver à ce résultat.... que tu devras ne pas gâter, mon fils.

Un peu ému, Robert répondit.

—Certes, mon père, vous avez admirablement mené notre barque ; et je vous remercie profondément des sacrifices d'amour-propre auxquels vous avez consenti pour moi. Mais je crains que vous ne nourrissiez une grosse illusion. Michel n'est rien dans sa maison, le véritable maître est ce Sosthène Letourneux, qui ne vous est pas plus sympathique qu'à moi, je pense, et qui doit déjà avoir pris ses précautions pour que la puissance qu'il tient de son oncle ne lui échappe pas si vite....

—Il me fait l'effet d'un oiseau de proie, déclara Isabelle.

—Mon enfant, conclut le marquis en enveloppant son fils d'un regard où se lisait toute son admiration pour ce grand garçon si énergique, si bien découplé, si élégant, j'imagine que tu seras en mesure de te défendre. Les mines de Monzain sont une création de tes ancêtres; elles doivent t'appartenir autant qu'à Michel Valadin. On a espéré m'en chasser ; j'y suis resté, petit, diminué, mais indéracinable comme ta mère te le disait tout à l'heure. A toi de renouer les grandes traditions de notre famille. Tu n'as pas beaucoup travaillé au collège....

Instinctivement, Robert courba la tête avec une légère moue.

—Ce n'est pas un reproche que je t'adresse, mon enfant. Tu n'en vaux pas moins qu'un autre pour cela. Si tu n'a pas fait de brillantes études, tu es solide et bien portant et tu porterais la cuirasse aussi aisément que nos aïeux des croisades. Aujourd'hui on ne porte plus la cuirasse, on ne fait à peu près plus la guerre ; le champ de bataille moderne, c'est l'industrie. Tu l'as compris, tu travailles, tu rattrapes le temps perdu ; tandis que l'on te croit absorbé par tes plaisirs de jeune homme, tu sais consacrer chaque jour quelques heures à l'étude....Continue, mon cher fils. Amuse toi, parce qu'il faut bien qu'un jeune homme s'amuse ; mais persévère dans cette salutaire ardeur qui s'est emparée de toi depuis quelques mois.

—Je veux essayer de ne pas être un imbécile, dit modestement Robert, voilà tout.

Tu seras un homme. Laisse au public, à ce drôle de monde dans lequel nous vivons la croyance que tu n'es qu'un fils de famille destiné à achever notre ruine. Le temps viendra, bientôt peut-être, où tu me succèderas au conseil d'administration de Monzain ; et qu'alors ce soit une surprise pour tous! Que les ingénieurs trouvent en toi à qui parler, et que ce M. Sosthène Letourneux, que tu sembles redouter, s'aperçoive tout d'un coup que tu es de taille à lui tenir tête! J'ai eu le tort, moi, de demeurer à peu près immobile, de ne pas me rendre compte des nécessités du siècle ; notre race, en moi, a subi un temps d'arrêt, et une aristocratie qui s'arrête est une aristocratie qui s'éteint. Toi tu reprendras la marche en avant, et j'ai confiance que tu remettras notre famille au point qu'elle a toujours occupé.

—Eh bien, et moi? Je n'y serai donc pour rien? s'écria Isabelle en présentant des cigares à son père et à sa mère.

Car ces graves paroles étaient prononcées maintenant dans le fumoir où tous les quatres réunis, ils passaient un des meilleurs moments de la journée.

—Toi, répondit son père, dont le visage se détendit en un joyeux sourire, toi, tu partiras, tu adoreras un joli brun....

—Non, pas brun? déclara-t-elle sérieuse.

—Alors, blond?

—Comme moi? Non, ça n'irait pas.

—Châtain?.... Roux?....

—Ma foi, je n'en sais rien, père, celui qui m'aimera bien et que j'aimerai bien.

—Et.... aucun encore? interrogea la marquise.

—Seriez vous pressée de vous débarrasser de moi, maman?

—Pas du tout.

—Alors, restons comme ça pour l'instant, nous ne serons jamais si heureux!

Certes, lorsque, quatre ou cinq années auparavant, le marquis et la marquise d'Auseraie s'imposaient leur nouveau genre de vie, réduisaient leurs dépenses, supprimaient presque les réceptions, ils ne se doutaient pas de la récompense si rapide qui allait leur venir, rien que par leurs enfants.

Le premier effet de cette réforme, uniquement faite tout d'abord dans un but économique, avait été un resserrement de leurs existences, disséminées, jusqu'alors, dans les fêtes, le club, les courses, les visites, les innombrables inutilités que leur apportait le monde. Leur intimité s'était retrouvée, comme au début de leur mariage, cimentée pour jamais maintenant par la présence de deux enfants, criblés de jolis défauts et follement dépensiers, mais généreux et droits.

L'esprit de famille, qui jusqu'alors n'avait été pour eux qu'un mot aussi creux que sonore, avait enfin pu opérer sa besogne bienfaisante, leur créant un bonheur qu'ils n'auraient pas soupçonné.

Et, dans cette nouvelle atmosphère, Robert et Isabelle s'étaient tout naturellement et très heureusement modifiés. La parfaite entente de leurs parents, l'allure plus simple, plus digne de leur maison, leur avaient inspiré, sans qu'ils s'en doutassent, davantage de respect pour le marquis et la marquise, et cela les avait rendus meilleurs.

Isabelle avait raison : riches, ces deux enfants eussent vécus à peu près isolés dans les élégances de leur famille, jusqu'au moment où chacun se serait envolé de son côté ; à demi ruinés, obligés de se resserrer les uns contre les autres, ils s'appréciaient, s'aimaient, *ils se connaissaient* enfin!

Et, malgré leur appauvrissement, leur bonheur eût été entier, sans l'éternelle absence de Jacqueline et sans les remords que le père et la mère gardaient de leur vie passée.

La marquise surtout!

Car, si son mari avait résolument coupé avec toutes les légèretés de sa jeunesse, s'il n'avait plus été qu'un père, pas autre chose qu'un père absorbé par l'avenir de ses enfants, la marquise n'avait pu se résoudre à un tel renoncement.

Le courage lui avait manqué pour briser avec cet amour si fidèle qui, tant d'années, avait empli sa vie, avait été sa meilleure source de joie.

Et le vicomte de Fonteroche était demeuré, malgré tout, l'ami, le confident à qui elle allait porter le trop plein de son cœur, auprès de qui elle trouvait, pour quelques heures, l'oubli de ses humiliations souvent faites de très petites choses, mais qui ne lui en étaient que plus pénibles.

Et longtemps encore elle s'était imaginée qu'il en serait toujours ainsi, qu'elle conserverait à jamais ce coin de poésie pour éclairer le nouveau terre-à-terre de sa vie. Ce n'était certes plus, entre eux, la folle passion du début mais une amitié très douce, pleine d'abandon,—celle qu'elle aurait dû éprouver pour son mari.

Et le moment vint où le courage, l'abnégation du marquis, le soin avec lequel il achevait d'élever Robert et Isabelle, la sagesse absolue qu'il s'était imposée et qui, elle le devinait, devait prodigieusement lui coûter, inspirèrent à sa femme un douloureux mélange de respect, de remords, de colère contre elle-même.

Et sa faute commença de lui paraître inexcusable.

Jadis, elle se disait :

—C'est lui, certainement, qui a été, pour la première fois, infidèle. Je n'ai fait que suivre son exemple, et sans jamais causer le moindre scandale.

Elle raisonnait différemment aujourd'hui.

—La faute de l'homme est excusable ; celle de la femme ne l'est pas. N'aurais-je pas dû me contenter de son estime de son amitié? N'a-t-il pas toujours été pour moi le plus aimable des maris?.... Comme tout serait changé si je n'avais pas cherché des jouissances coupables en dehors de ma maison! Nous n'aurions pas perdu Jacqueline, et plus rien ne me séparerait de ce mari si bon et dont l'adversité a fait un homme évidemment supérieur à celui que je lui ai préféré!..... Qu'elles preuves de caractère il a données dans notre ruine! Quel'e énergie il a déployée, il déploie tous les jours pour sauver la situation de nos enfants!

Ce remords était devenu une souffrance de tous les instants depuis une quinzaine de mois, c'est-à-dire depuis qu'Isabelle, définitivement retirée du Sacré-Cœur, la classait définitivement parmi les mères, les vieilles femmes.

Vieille! Elle ne l'était que sur son état-civil ; son teint de blonde lui enlevait aisément une dizaine d'années. Sa beauté mûre n'avait rien perdu de son éclat, de sa séduction ; et l'amour du vicomte de Fonteroche, s'il était peut-être moins expansif, demeurait profond, vivace comme au début de leur liaison. Et, de même que la marquise autrefois, il était fermement persuadé que sa vie s'achèverait dans l'adoration de cette exquise amie.

Aussi, quel bouleversement, quelle catastrophe, quel coup de foudre, pour lui, lorsque, cinq ou six semaines auparavant, ces horribles paroles étaient tombées de la bouche aimée :

"Il faut nous séparer!"

Car, tandis que tout Paris croyait que le vicomte n'avait demandé une mission lointaine au gouvernement que pour secouer une chaîne qui devait lui peser, c'était la marquise qui, l'aimant encore et toujours adorée de lui, lui avait imposé l'éternelle séparation.

Et elle l'attendait, cette après-midi, pour recevoir ses suprêmes adieux.

—Irez-vous prendre des nouvelles du comte Valadin? demanda-t-elle à son mari.

—Oui. M'accompagnerez-vous?

—Non ; mais je vous donnerai Isabelle. Je me sens un peu fatiguée.

En débitant ce simple petit mensonge, elle avait frémi de la tête aux pieds.

Et pourtant, elle éprouvait une immense satisfaction à la pensée que ce serait le dernier et que, désormais, elle n'aurait plus de ces mesquines combinaisons à échafauder pour se délivrer de son mari ou de ses enfants.

A trois heures, elle était seule dans son boudoir, dont les deux portes grandes ouvertes communiquaient avec son salon. Elle avait décidé de le recevoir là, pour éviter une scène, une dernière tentative. Elle aurait eu peur, pour elle-même, d'un rendez-vous intime.

Le marquis et sa fille vinrent lui dire adieu, s'informèrent de sa migraine ; elle affirma qu'avec un peu de repos ce serait passé le soir et rattacha la voilette d'Isabelle qu'elle trouvait mal mise.

Une minute après, Robert s'asseyait tout près d'elle, lui baisait la main, et :

—Vrai, maman, vous ne voulez pas que je vous tienne compagnie?

—Va te promener, mon cher et beau fils!

Elle l'admira quelques instants et lui refit le nœud de sa cravate.

—Où avez-vous appris, maman, à les si bien nouer?

Elle ne répondit pas, et, sentant qu'elle allait rougir, elle le renvoya :

—Laisse-moi avec ma grippe!

Et elle se plaça à sa fenêtre pour l'admirer encore ; et elle murmurait, avec une cuisante douleur :

—Avoir de tels enfants! Et avoir fait ce que j'ai fait! De quelle boue sommes-nous donc pétris?

Quand il eut disparu au coin de la grille, elle retomba sur son canapé et demeura près d'un quart d'heure les yeux fixes, le corps agité de frissons soudains, ayant des envies de pleurer et étouffant ses larmes.

Elle devait être forte. Soudaine, son nom retentit :

—Hélène!

—Dieu! vous!

Elle se redressa, comme en sursaut. Elle ne l'avait ni vu ni entendu venir.

Et, la voix étranglée, elle bégaya :

—Etes-vous fou de m'appeler ainsi!

—Rassurez-vous, dit-il avec une mélancolique ironie, je n'ai prononcé votre nom que tout bas, tout bas ; et, d'ailleurs, cet immense salon nous sépare de toute oreille indiscrète. L'endroit est parfaitement choisi pour que personne ne puisse arriver à nous sans que nous nous en apercevions, et aussi pour me faire comprendre que je ne suis plus ici qu'un visiteur quelconque.... Toutes les portes ouvertes!

—Cruel! murmura la marquise.

Il lui saisit la main ; elle la retira vivement.

Lui, un peu plus ironique, remarqua :

—Ce n'est pourtant qu'un simple devoir de politesse de baiser la main d'une femme.

—Assez de moqueries, je vous en supplie! M'apportiez-vous mes lettres? interrogea-t-elle avec presque de la rudesse.

—Les voici.

Elle les jeta brusquement dans le feu.

Le vicomte les contempla avec une immense amertume, et, de sa voix la plus moqueuse, il disait :

—Oh! les jolies petites lettres!.... Pas bien longues.... des riens, des rendez-vous.... Les petits bleus y sont en majorité....: Et si peu compromettants.... Pas même signés de vos initiales.... Vrai, marquise, vous auriez pu me les laisser.... Moi qui comptais là-dessus pour me distraire dans le désert.... Enfin, vous avez disposé de cela, de même que vous aviez disposé de ma vie.... Je suis, comme toujours votre très humble chevalier servant.

Elle s'écria alors, toute bouleversée :

—C'est impossible que vous partiez!.... Vous ne partirez pas!

—Eh! que voudriez-vous que je fasse?

—Vous êtes jeune, monsieur de Fonteroche, le dernier de votre nom; votre devoir est de vous marier.

—Ah! le joli ménage que je ferais avec votre délicieux souvenir éternellement entre ma femme et moi! Ma vie, mon bonheur reposaient en vous, uniquement ; nous ne devions jamais nous quitter.... Jamais, n'est-ce pas?.... Tout d'un coup, vous en décidez autrement ; et je m'en vais, voilà tout!

—C'est autant pour vous que pour moi, Maurice ; je vous jure que....

—Que vous me brisez le cœur?

—Je suis une vieille femme cette liaison, avant longtemps, vous deviendrait odieuse. Je la romps quand il en est temps encore. Remerciez-moi, et séparons-nous sans nous haïr.

—Je ne vous hais point, madame ; je ne vous haïrai jamais! Mais ne me demandez pas de vous remercier d'une décision qui tue en moi tout désir de vivre, et surtout de vivre près de vous en n'étant plus rien pour vous. Je serais un misérable si j'acceptais si facilement de renoncer au bonheur que je tenais de vous. Rappelez-vous notre histoire, madame. Oh! qu'elle est simple et peu longue!

La marquise courba la tête.

—J'étais un officier quand je vous rencontrai et que vous me fîtes le grand honneur de m'aimer. Vous étiez, vous, comme la plupart des femmes du monde, une isolée dans votre maison, délaissée par votre mari ; et vos enfants ne vous suffisaient pas encore. Je profitai de cet immense besoin de tendresse qui était en vous ; mais, jalouse de me posséder tout entier, vous voulûtes que je donnasse ma démission. J'obéis, et je devins votre chevalier, pas autre chose, uniquement préoccupé de vous, de votre chère personne, et prodigieusement heureux. C'était sans doute là de l'égoïsme, mais un égoïsme crée par le dévouement et qui ne manquait peut-être pas de grandeur. Et je m'imaginais avoir des droits sur vous et que la mort seule me séparerait de vous. Je m'étais trompé, je le constate.... Et j'ai tort de le constater ; car je vois bien que toutes mes paroles vous sont odieuses....

—Oh! Maurice!.... Maurice! Mon bon ami!....

Elle se tordait les mains.

—Pourquoi ces reproches?.... Pourquoi me faire souffrir ainsi?

—Est ce que je ne souffre pas, moi?

—Ah! ne comparez pas votre souffrance à la mienne! D'abord, vous vous consolerez.... Et puis, quel devoir avez-vous trompé pour être à moi? A quel remords vous êtes-vous exposé? J'admets que vous m'aimiez encore entièrement, absolument; dans deux ans, dans trois ans, vous m'aurez oubliée, et toute mon existence, à moi, est à jamais empoisonnée!.... J'ai vaincu ma passion ; mais croyez-vous que j'aie vaincu mon cœur?

Bouleversé par ces dernières paroles, Maurice balbutia, la gorge pleine de larmes :

—Oh! voudriez-vous dire que vous m'aimez encore? Voudriez-vous revenir sur cette horrible rupture?.... N'est-ce pas que ce n'est pas possible que deux cœurs si unis que les nôtres soient séparés par de nouveaux devoirs?.... Notre amour a des droits, Hélène!

—Taisez-vous, Maurice! Je vous en supplie, ne prononcez plus de telles paroles! Ne m'enlevez pas mon énergie.... J'en ai tant besoin!

—A quoi bon discuter, alors? A quoi bon cette entrevue? murmura-t-il, désolé.

—Je veux obtenir de vous que vous renonciez à ce projet odieux, absurde, de vous en aller en Afrique. Accusez-moi ; donnez-moi tous les torts, je les accepte ; mais que je ne vous sois pas fatale plus longtemps! Vous avez un grand nom, votre fortune intacte, le devoir de continuer votre race....

—Je vous ai déjà déclaré que je ne me marierais jamais. Le pourrais-je, près de vous et certain que vous ne me chassez que par une exagération de devoir?....

—Le devoir ne se diminue ni ne s'exagère, Maurice ; il n'a qu'une mesure. Je m'en suis écartée, j'y reviens. Une première fois déjà j'ai été épouvantablement punie, vous le savez aussi bien que moi ; je ne veux plus m'exposer....

—Eh! le moyen le plus simple est donc que je m'en aille ; vous même m'avez conseillé une absence, une longue absence....

—Je vous ai conseillé un simple voyage, quelque excursion sur le yacht d'un de vos amis ; car je suis persuadée qu'après six mois de séparation votre grand amour se sera envolé en fumée. Et, malgré la blessure d'amour-propre que j'en serai très heureuse.... Mais partir pour cette Afrique meurtrière, où déjà le duc d'Uzès a succombé! Courir inutilement à la mort!.... Oh! croyez en mes pressentiments, Maurice!....

Elle joignait ses mains, suppliante.

Lui, les lèvres plissées en un sourire dédaigneux :

—Je vous en prie, madame, ne nous occupons plus l'un de l'autre avec tant de sollicitude, puisque nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre. Pardonnez-moi cet accès de tendresse auquel j'ai cédé tout à l'heure, vous l'aviez provoqué, du reste ; mais j'aurais dû me souvenir que votre décision est irrévocable, que vous n'avez qu'une parole.... Il est vrai, ajouta-t-il très sarcastique, que cette parole change suivant les époques.... L'illogisme des femmes!

—Ah! vous êtes méchant!

—Est ce de la méchanceté que de constater des vérités si évidentes?.... Chacun de nous reprend sa liberté, madame ; plus rien n'existe entre nous, pas même une pauvre petite lettre! Ne faisons donc plus d'incursion ni l'un ni l'autre dans notre vie privée. Je quitte Paris, je viens vous faire mes adieux ; en quoi l'itinéraire que je vais suivre peut-il vous intéresser?

Elle se leva, toute raidie, et, les lèvres frémissantes :

—Adieu.... adieu.... vous me broyez le cœur....

—Adieu, madame.

Il lui baisa froidement la main et s'éloigna d'un pas saccadé.

Mais il n'était pas arrivé au milieu du salon qu'un bruit étouffé lui parvenait :

—Maurice!

Il se retourna précipitamment et courut à elle.

—Oh! vous n'aurez pas cette cruauté Hélène!.... Un mot, et je reste.... Je ne vous verrai que lorsque vous le désirerez....Je ne viendrai ici que lorsque vous m'y appellerez. Mais vivre dans votre ombre encore, me dire que je suis toujours votre ami, que votre bonheur est en moi....

—Non, non! fit-elle sourdement, je n'aurais pas la force de tromper plus longtemps les miens....Mais, je vous en conjure une dernière fois, renoncez à cette expédition folle.... Il me semble que vous allez à la mort!

—Eh bien, madame, dit-il légèrement, ce serait peut-être encore la meilleure des solutions.

Et, cette fois, il partit résolument, tandis que la marquise, anéantie, s'affalait sur un fauteuil en murmurant.

Dieu! Dieu! Si l'on savait, jamais, jamais on ne s'écarterait du droit chemin!

IV

LA BARONNE DE SARLETTES.

Il y avait bien déjà cinq ou six années que le superbe hôtel de la fameuse baronne d'Hanspraïva était en vente sans trouver d'acquéreur, lorsque, par suite d'un échange de propriétés, il tomba entre les mains d'un héritier éloigné, un Hongrois qui ne faisait jamais que traverser Paris.

L'hôtel, avec sa merveilleuse décoration, ses marbres, ses peintures, ses b